

# UN RABBIN VOYAGEUR MAROCAIN

MARDOCHÉE ABY SEROUR

---

A toutes les époques de l'histoire juive, on a vu circuler, à travers les routes de la dispersion, de nombreux rabbins qui allaient de communauté en communauté porter, dans les régions les plus éloignées, les plus ignorées, l'écho de la vie juive des grandes agglomérations d'Orient et d'Occident.

Ces pérégrinations étaient possibles, grâce aux facilités que nos voyageurs rencontraient en tous lieux. Encore aujourd'hui, les notables, les hommes les plus riches des communautés se disputent l'honneur de leur offrir l'hospitalité. On les héberge des jours, des mois et même des années. Ils s'arrêtent dans chaque ville autant qu'ils le jugent nécessaire, rayonnent aux environs, s'éloignent pour un certain temps, reviennent chez leurs hôtes pour repartir encore vers d'autres directions. Pendant leur séjour dans une ville, ils suivent les cérémonies du culte, font des sermons, organisent des cours talmudiques que fréquentent tous les lettrés du lieu. Ils rehaussent de leur présence les fêtes de famille, mariages et circoncisions. Ils vont dans les maisons en deuil et prononcent l'oraison funèbre du défunt. Ils vivent de la vie de la collectivité juive et exercent sur elle une grande influence... Et, quand ils s'en vont définitivement, ils reçoivent des frais de route, des vêtements et toutes espèces de dons, soit pour eux-mêmes, soit pour les œuvres au nom desquelles ils voyagent, soit pour les quatre villes saintes : Jérusalem, Safed, Tibériade et Hébron, dont les habitants passent leur vie à prier pour le salut des juifs en exil.

Nous voyons souvent passer, dans nos mellahs, ces rabbins d'Orient, habillés d'une robe de couleur, qu'une ceinture de soie serre à la taille ; par-dessus cette robe une lévite noire très longue. Un mince turban de soie noire entoure la calotte rouge de l'ancienne Turquie. Interrogez-les, ils vous diront les pays qu'ils ont visités, ils vous apprendront les noms de localités que vous ignorez ; ils sont allés dans le Sud marocain jusqu'aux

confins du Sahara. Si on pouvait vivre dans leur intimité, si on pouvait recueillir leurs souvenirs, dépouiller leurs cahiers de notes, on aurait des renseignements d'un haut intérêt sur les hommes et les choses ; ils passent partout, leur personne est sacrée, des légendes se sont créées sur leur compte, nul n'aurait l'imprudence de les attaquer.

L'histoire a gardé le souvenir de plusieurs de ces voyageurs, dont le plus célèbre fut Benjamin de Tudèle qui, de 1165 à 1173, parcourut les pays le long de la côte méditerranéenne et alla au Yémen et au Turkestan. Ses observations enregistrées en notes brèves sont, pour les savants, une documentation précieuse sur la géographie et l'histoire du moyen-âge.

Mardochée Aby Serour, dont nous allons raconter la vie et les voyages, sans avoir eu la valeur intellectuelle de Benjamin de Tudèle, peut lui être comparé par l'étendue des contrées qu'il a visitées et l'importance des renseignements qu'il apporta à la science, vers l'année 1870, sur le Maroc et le Soudan. Nous connaissons sa vie par le récit qu'il en a fait lui-même dans sa brochure sur le « Premier établissement des Israélites à Tombouctou », traduit par le consul Beaumier. Plus tard, il raconta les faits saillants de son existence au vicomte de Foucauld qui les consigna dans des notes que publia René Bazin dans son livre : « Charles de Foucauld, explorateur du Maroc ». Nous avons eu également à notre disposition la correspondance échangée au sujet de Mardochée entre l'Alliance Israélite et M. Beaumier, M. Maunoir, Secrétaire général de la Société de Géographie, et M. Léon Philippe, Secrétaire adjoint de la Commission du chemin de fer d'Alger au Sénégal. Le fils de Mardochée, M. Emile Haim Abisoror, expert comptable à Alger, et quelques personnes d'Oran, de Mogador, de Fès et de Marrakech nous ont fait tenir certains renseignements, dont plusieurs sont des déformations de faits que nous connaissions par d'autres sources.

Mardochée est né à Aqqa, au Sous, vers 1830. Ses parents étaient originaires du Sahara ; il est mort à Alger, le 6 avril 1886, et a été enterré au cimetière de Saint-Eugène.

Son enfance fut celle des petits juifs de mellah. A l'âge de trois ou quatre ans, il est envoyé chez le rabbin de la communauté et il apprend à lire et à écrire ; c'est un enfant appliqué et plein de piété. Vers l'âge de dix ou douze ans, il connaît sa Bible et a étudié des passages du Talmud ; c'est un brillant élève ; la petite communauté a les yeux sur lui ; il sera un jour, peut-être, un chef religieux et, pour le préparer à cette mission,

on l'envoie dans la grande communauté de Marrakech, célèbre par ses écoles talmudiques. Aujourd'hui encore, les faits se passent comme au temps d'Aby Serour. Les communautés éparses dans le Sous et dans l'Atlas confient leurs sujets d'élite, ceux qu'on destine au rabbinat et à l'enseignement, aux écoles de Marrakech ; les meilleures familles de cette ville se font un devoir de les recevoir, leur donnant le gîte et le couvert ; ils y étudient plusieurs années durant et un jour le public qui les suit de près, qui les entend exposer une leçon, officier à la synagogue, leur donne le titre de « rabbi » ; c'est le diplôme populaire qui consacre le mérite et le savoir.

J'ai eu occasion, il y a quelques semaines, de causer à Marrakech avec ces étudiants ; ils venaient de Taznakht, des Oulad Mansour, des Oulad Znaguer, des Aït Tazant, des Aït Rahalt, de Boujad. Ils étaient heureux de leur vie présente, ils envisageaient avec confiance l'avenir : ils retourneraient dans leur village natal, enseigneraient les petits, prêcheraient à la synagogue, feraient les circoncisions et abattraient le bétail dont la chair pourrait être consommée par les fidèles ; ils célébreraient les mariages ; ils seraient des chefs.

Comme eux, Mardochée fréquenta cette vieille salle d'études du mellah de Marrakech, où par la porte entr'ouverte on entend les cris des bouchers et des marchands de légumes. Comme eux, il s'assit sur ces larges sofas de bois, les genoux à hauteur du menton pour pouvoir soutenir les lourds in-folios du Talmud. A côté de lui, autour de lui, d'autres jeunes étudiants et aussi des vieillards sans travail et des hommes dans la force de l'âge venant parfois chercher un dérivatif aux soucis des affaires. Et l'on dispute des heures durant sur ces problèmes ténus que de génération à génération se transmettent les consciences religieuses juives, avides de justice et de vérité. Mardochée, de caractère combatif, a dû se surpasser dans ces discussions ; on l'écoutait avec admiration, on songeait qu'il serait un jour un savant rabbin, qu'il occuperait, peut-être même, la place du vieillard respecté qui dirigeait l'enseignement.

Mardochée faisait un autre rêve : il voyait des pays lointains, la Terre Sainte où vécurent les docteurs du Talmud ; pourrait-il visiter ces villes de lumière, y chercher la trace de leurs pas ? Comment réaliser une ambition si chimérique ? Il est pauvre, son père, un simple ouvrier bijoutier, gagne tout juste de quoi élever une nombreuse famille. Un riche protecteur

se présenta alors qui, partant pour la Palestine, le prit avec lui accomplissant ainsi une œuvre pie.

Il y a lieu de rappeler ici cet amour profond du Juif pour Jérusalem, la patrie biblique, dont les légendes bercèrent son malheur aux heures sombres d'intolérance et qui explique aujourd'hui le succès du sionisme ; amour superstitieux aussi qui faisait croire aux gens de toutes conditions que la mort dans cette terre sacrée était plus douce et plus facile ; les tourments de l'affreuse besogne des vers étaient épargnés aux corps qui se conservaient intacts jusqu'au jour à venir de la résurrection. Les Juifs d'Orient et du Nord Africain, arrivés à un certain âge, n'avaient qu'un désir : aller finir leurs jours en Palestine et y dormir leur dernier sommeil... Les voyages étaient longs, difficiles, il fallait tout abandonner, briser pour toujours avec les amis, la famille, les enfants et l'on masquait ce déchirement par une grande fête, « la fête du linceul ». On devait emporter avec soi son linceul, et toute la ville venait assister à la confection et à l'essayage de ce vêtement fait de toile fine de lin. On récitait des prières, on entonnait des chants, on buvait, on offrait des bonbons et des confitures et l'on échangeait des plaisanteries sur le grand voyage qui suivrait le voyage pour la Palestine... Tous les partants de la région se donnaient rendez-vous au port d'embarquement.

Mardochée fit partie d'un de ces groupes ; on connaît les étapes successives de son voyage : Mogador, Tanger, Gibraltar, Salonique, Constantinople, Smyrne, Jaffa, Jérusalem. Arrivé à destination, il se remit aux études et les poursuivit sous la direction des plus célèbres rabbins de l'époque ; il avait alors 17 ou 18 ans et, à l'âge de 23 ou 24 ans, il devint un rabbin réputé. Il partit alors dans la direction du Nord et enseigna une année à Alep. Mais il eut bientôt la nostalgie de son pays ; il revint à Jérusalem, et passa en Egypte. On pense qu'il suivit quelque caravane qui le mena, par la route longeant les côtes désertiques, en Tripolitaine, en Tunisie et en Algérie. Il s'arrêta tour à tour à Tunis, Constantine, Alger et Oran où il enseigna le Talmud. L'Algérie française produisit sur lui une grande impression : les israélites de ce pays ont vite conscience du progrès ; ils sont libres, ils travaillent, ils s'instruisent, plusieurs entrent dans l'armée et se distinguent dans les combats. Mardochée admire ces frères qui s'élèvent et il éprouve pour la France un grand amour ; il ne veut plus se dire marocain, mais algérien ; il obtient un passeport français et c'est comme

protégé français qu'il rentre dans sa patrie. Ce qu'il regrettera toujours, c'est de n'avoir pas appris le français et ce sera là, en effet, une grande lacune dans sa formation intellectuelle.

Au début de 1858, Mardochée rentre à Aqqa ; sa famille est dans le besoin ; le métier de son père, de ses frères, ne peut prospérer que dans les années d'abondance ; on ne songe pas à commander des bijoux quand on manque de l'indispensable. Mardochée ne sait que faire, l'enseignement des petits ne peut l'intéresser ; il entreprend des transactions commerciales ; il parle bien, il est habile, il a de la décision, toutes qualités pour réussir. Il entre en rapports avec un commerçant de Mogador, Salomon Ohayon, et s'associe avec lui. A cette époque-là, les caravanes qui partaient de Marrakech se dirigeant vers le Soudan passaient par Aqqa. Mardochée, qui trafique avec elles, suppute les bénéfices qu'il pourrait réaliser s'il les suivait jusqu'au pays de l'or... Il est juif, condition peu propice à une telle expédition ; il réfléchit, il hésite et plus il voit la grandeur de l'obstacle, plus il s'entête à vouloir le surmonter. L'inconnu l'attire, il veut à nouveau courir le monde, aller vers les grandes solitudes ; son départ est enfin décidé. Son père, dont les bijoux sont connus dans tout le Sahara, a des amis au loin, auprès desquels il espère trouver toujours du secours. Il a, d'ailleurs, un protecteur : il est client du chef de la tribu des Chqarna, puissant seigneur redouté au loin. Mardochée se met d'accord avec son associé et, prenant un lot de marchandises, il part avec la première caravane qui passe. Son frère Isaac, plus jeune que lui, l'accompagne. Ils mettent quarante-neuf jours pour atteindre sans incidents Arraouan, à quatre journées de marche de Tombouctou (1), par Tizannin, Tendouf (2) Yguidy, près de l'endroit où périt Davidson en 1837, Erguechach Taoudni. Mardochée est habitué aux difficultés des voyages par caravanes, il supporte naturellement les fatigues et les privations. Rien ne frappe son esprit dans cette traversée du Grand Désert ; il ne sait pas regarder et il ne voit rien : c'est une grosse déception pour notre curiosité, pour notre désir d'apprendre. A Arraouan, le chef de la ville, Sidi Ahmed Obya Ould el Rahal, un fanatique qui ne peut tolérer de voir des étrangers chez lui, jure de mettre à mort ces juifs,

(1) En 1880, le Dr Oskar Lenz suivit la même route pour atteindre Tombouctou.

(2) Il y a quelques années encore, les marchands israélites de Marrakech et de Mogador allaient jusqu'à ce point vendre les cotonnades, le thé et le sucre.

comme il l'a fait autrefois pour le chrétien (le major Laing). Mardochée ne se laisse pas émouvoir par ces menaces ; il discute avec le tyran, il intrigue auprès de ses familiers, il montre les avantages de son arrivée dans le pays ; ses bénéfices seront à ses maîtres. Sidi Ahmed est ébranlé par la faconde du juif : il accepte les riches présents qui lui sont offerts et permet à Mardochée de vivre, de continuer son chemin... Autre difficulté, nul chamelier ne veut se charger de transporter un voyageur suspect... Cet obstacle est aussi surmonté et voilà notre rabbin à Tombouctou, au début de l'année 1859. Il avait mis plus d'une année pour y arriver. Son frère était resté à Araouan.

Son arrivée dans cette ville est un scandale public, au dire des marchands maures qui sentent en lui un redoutable concurrent. Ils soulèvent contre Mardochée la populace et les lettrés musulmans, à la justice desquels il est déféré. La connaissance qu'il avait de l'arabe syrien lui fut d'un grand secours en cette occurrence ; il se défendit dans le langage du Coran ; il émailla son argumentation de nombreux versets de ce livre, citant aussi divers proverbes orientaux, exposant le crime qui serait commis si on attentait à sa vie, la vie d'un représentant de ce peuple du livre que Mahomet a respecté, d'un rabbin qui avait acquis son savoir dans la ville aimée du prophète... Après des débats longs et confus, il est absous et autorisé à trafiquer librement par tout le pays. Et Mardochée résume ses impressions en déclarant que la population de Tombouctou est inoffensive.

C'est en 1860 que Mardochée fait venir son frère qui l'attendait à Araouan et s'occupe sérieusement de son commerce ; le succès fut rapide et brillant ; en très peu de temps, il devient un personnage considérable de la région. En 1863, il retourne à Aqqa revoir sa famille ; il donne une fortune à son père, il va à Mogador et procède à de gros achats et il reprend le chemin de Tombouctou avec vingt-huit charges de marchandises ; quatre frères ou parents l'accompagnent ; ils suivent une voie plus rapide qui les mène, après vingt-trois jours de marche, à Tombouctou.

Les marchands maures, ses anciens ennemis, n'ont pas désarmé : ils veulent obliger le petit groupement juif à s'établir dans un quartier spécial, à constituer une espèce de mellah afin de pouvoir, un jour, les désigner à la vindicte publique... Mardochée sent le piège et parvient à le déjouer ; il a déjà de nombreux amis, une armée d'obligés qui l'écoutent et qui l'aident. Il réussit à disséminer la petite troupe dans les différents quartiers

de la ville et chacun trafique librement. « Ce ne fut pas là le moindre trait de son adresse et de sa prévoyance, je dirai presque de son génie », nous expliquera M. Beaumier.

En 1864, nouveau voyage à Aqqa ; cette fois, il ne voudra plus s'approvisionner dans la petite place de Mogador, il se rendra jusqu'en Italie, où il se procurera la verroterie et tous articles recherchés par les nègres. Quand il rentre à Tombouctou, cinq autres juifs, parents ou amis l'accompagnent, l'un d'eux, Isaac ben Mouchi, se fait volontairement musulman ; ils restent cependant dix juifs et constituent dans cette ville lointaine une communauté en règle et peuvent avoir un service religieux public (1).

Le sort qui, jusque-là, a favorisé Mardochée, commence à lui devenir contraire ; une caravane qui lui apporte des marchandises est pillée, une autre caravane qu'il avait expédiée à Mogador chargée de poudre d'or, de plumes d'autruche et d'ivoire subit le même sort ; en 1867, Isaac, le plus jeune de ses frères, son premier compagnon dans cette terre d'exil, mourut ; il le fit enterrer dans un jardin que lui concéda à cet effet le gouverneur de la ville. L'année d'après, il partit pour Aqqa et alla à Mogador. M. Beaumier, Consul de France dans cette ville, arabisant distingué qui employait ses loisirs à des travaux de linguistique et de géographie, écrit dans une lettre à M. Duveyrier : « Peu de temps après mon arrivée à Mogador, en mars 1866, j'appris non sans étonnement que plusieurs israélites du Maroc vivaient et trafiquaient librement à Tombouctou... J'ai patiemment attendu de saison en saison et d'année en année jusqu'au mois d'août dernier. »

Mardochée vit M. Beaumier, en 1869, et une ère nouvelle commença dans sa vie. Il était alors âgé de 38 ou 39 ans ; il était encore célibataire ; fait étonnant pour un rabbin, à une époque surtout où les mœurs imposaient aux parents l'obligation de marier leurs garçons à l'âge de quinze

(1) En réponse à une demande de renseignements sur le séjour des Abisror à Tombouctou, M. le Gouverneur du Soudan Français m'écrivit à la date du 2 mai 1929 : « Le passage de ces personnages dans cette localité n'a laissé aucune trace. Le chef de la ville et le cadî, dont l'âge avancé aurait permis de recueillir des indications à ce sujet, ont déclaré ne pas se rappeler le séjour de cette famille israélite, ni l'existence d'une concession accordée pour l'inhumation de plusieurs de ses membres. Tous deux ajoutent qu'il est fort possible que ces personnes soient passées inaperçues, la plupart des étrangers changeant de nom pendant leur séjour. Aucun autre habitant de la ville ne peut donner par aille urs le moindre renseignement sur des faits aussi lointains. »

ans et les filles à sept ou huit ans. Sur les instances de son vieux père et des rabbins qui lui affirmaient que ses derniers revers provenaient de l'état de péché dans lequel il vivait, par suite de son célibat, il épousa à Agadir une de ses cousines, Mazal Tarine, et se prépara à rentrer à Tombouctou. Sa femme, qui était enceinte, tomba malade ; il ne put la quitter ; son frère Abraham se mit à la tête de la caravane et partit à sa place, mais il mourut à Tombouctou quelque temps après son arrivée ; son beau-frère Moussa y mourut aussi et le Kiaya, gouverneur de la ville, confisqua tous les biens des Juifs. Que devinrent ceux qui restaient en vie ? Rentrèrent-ils à Aqqa ? On n'en parle plus. On sait seulement que Mardochée devenait subitement pauvre. Il songea à retourner à Tombouctou ; il n'avait pas les moyens d'acheter la pacotille qui lui était nécessaire pour entreprendre le voyage. Son associé avait-il aussi tout perdu ? Pourquoi son père, ses frères qui possédaient du bien à Aqqa, grâce à Mardochée, ne lui viennent-ils pas en aide ? Mystère. M. Beaumier s'adresse alors à l'Alliance Israélite qui lui envoie quinze cents francs... cette somme servira à payer un autre voyage, celui de Paris.

D'après les notes de Foucauld, publiées par M. René Bazin, Mardochée serait retourné à Tombouctou ; il aurait essayé, mais en vain, d'attendrir le Kiaya qui garda la fortune confisquée ; il réussit cependant à réunir une cinquantaine de mille francs avec lesquels il acheta de la poudre d'or et, en compagnie d'un juif, d'un esclave et d'un guide, il voulut traverser le désert par la voie la plus rapide, mais il tomba entre les mains de pillards. Ici se placerait un épisode des plus dramatiques de cette vie aventureuse (1).

Les faits se sont-ils passés ainsi ? Y a-t-il confusion avec des événements antérieurs ? C'est peut-être à ces dangers que les rabbins faisaient allusion quand ils engageaient Mardochée à se marier. En tous cas, M. Beaumier ne parle pas de ce voyage et Mardochée lui-même n'en dit rien dans le récit de sa vie.

A partir de 1869, Mardochée entre, pour ainsi dire, dans l'histoire. Il écrit la relation du premier établissement des Juifs à Tombouctou que publie le *Bulletin de la Société de Géographie* de mars-avril 1870. M. Beaumier le conseille et le guide et veut, à cette époque où s'accomplissent les

(1) R. Bazin, *Charles de Foucauld*, pp. 32 et suivantes.

grands voyages au centre de l'Afrique, faire de Mardochée un émule de René Caillié ; il le présente au monde savant et entretient à son sujet une correspondance très active. Il écrit, en 1870, à M. Duveyrier : « C'est un gaillard solide, très dévoué à ses amis, mais peu commode pour ses adversaires et qui m'a paru être doué par-dessus tout d'un intrépide mépris pour la vie. » A l'égard de ses découvertes, Mardochée sentant son infériorité, ne s'est offert à moi que comme un guide prêt à se mettre au service du maître qui lui serait adressé... Il y aurait une route de Tombouctou au Nil... Mardochée s'y rendrait si on le lui demandait. Cet homme... me paraît avoir fait sans s'en douter une grande chose en ouvrant les portes de Tombouctou à ses coreligionnaires qui, dans ces contrées barbares, ont été partout et sont encore journellement les pionniers de la tolérance religieuse et du commerce. »

Le 4 novembre 1871, M. Beaumier s'adresse à l'Alliance Israélite et, parlant de Mardochée, il écrit : « Comme toutes les natures d'élite, il est fort modeste... (c'est) une illustration du peuple israélite au Maroc. Il doit être, en ce moment, au Sahara... »

Le 11 décembre 1873, il écrit encore à l'Alliance Israélite : « Car c'est pitié vraiment de voir un pareil sujet, une nature aussi rare, s'user inutilement faute de moyens et de quelques notions pratiques qui donneraient tant de prix à ses recherches dans l'intérieur de l'Afrique. En attendant, je l'avais chargé d'une course dans le Sous indépendant jusqu'à l'Oued Noun et, au bout de deux mois, il m'est revenu pour passer les fêtes de septembre avec sa femme et ses enfants et il ne m'a rapporté que des résultats fort médiocres. »

Cette même année, mai 1873, M. Samuel Hirsch, directeur de l'école de l'Alliance Israélite de Tanger, dans son rapport d'inspection sur Mogador, écrivait :

« C'est un homme énergique et intelligent qui se croit destiné, à tort ou à raison, à de grandes choses. Chose rare dans ce pays, il semble faire très peu de cas de sa vie et, chose plus rare encore, il paraît très désintéressé. Il veut renouveler ses voyages et aller bien au delà de Tombouctou, non pas pour gagner de l'or qui, dit-il, n'a aucune valeur à ses yeux, mais pour laisser un nom à la postérité... Il prétend qu'il existe une route de Tombouctou en Egypte en suivant un cours d'eau et il s'est mis dans l'idée de la retrouver. Je dois ajouter qu'il est très entêté. Mais, avant de pénétrer

de nouveau dans l'intérieur de l'Afrique, il désirerait acquérir les connaissances nécessaires pour entreprendre ces voyages avec fruit et il m'a prié et supplié d'intercéder en sa faveur... quant aux dépenses, il les supportera toutes. Il ne lui faut, dit-il, que peu de chose pour vivre : un morceau de pain et un verre d'eau. »

Le 3 février 1874, M. Beaumier insiste auprès de l'Alliance Israélite pour que Mardochée soit appelé à Paris et le voyage étant décidé, il écrit le 23 avril : « Je me borne à faire appel à votre indulgence pour l'excuser au besoin de certaines sauvageries de tenue, de langage ou d'idée. » De son côté, M. Maunoir, Secrétaire général de la Société de Géographie, précise le but du voyage et, dans une lettre à l'Alliance Israélite du 25 mai 1874, écrit qu'il s'agit de mettre Mardochée à même d'accomplir « des voyages difficiles d'une manière fructueuse pour la science... pour que le rabbin puisse apprendre à recueillir les plantes, les animaux, les inscriptions, à décrire convenablement et même à dessiner sa route en l'orientant. »

Mardochée vint alors à Paris ; il y fut accueilli avec une curiosité bienveillante. Le *Monde Illustré*, du 15 août 1874, publia son portrait avec une notice biographique des plus sympathiques. Il porte le costume algérien juif de l'époque : gilet et courte veste de drap brodés avec innombrables boutons de passementerie, chéchia ronde à gros glands retombant sur la nuque. Les traits de la figure sont forts ; une belle barbe noire, le regard pensif ; tout respire la force et une volonté de fer.

M. Duveyrier, l'explorateur du Sahara, se charge de faire son éducation scientifique ; il lui montre l'usage du thermomètre, du baromètre, de la boussole : on lui apprend la photographie et à prendre des empreintes, à faire des moulages. Cette initiation ne fut pas très facile. Il y eut des heurts entre cette nature fruste et ces grands savants ; lui, se sent mal à l'aise dans cette atmosphère de la capitale. Son manque de manières, son incompréhension de la civilisation européenne déroutent ces hommes pourtant habitués à tout comprendre, à tout expliquer. Leur politesse indulgente est toujours prête à pardonner sa vivacité de parole, la violence de son caractère. Cependant, on désire le voir quitter Paris ; le 22 juin 1874, M. Maunoir écrit à l'Alliance Israélite : « La prolongation de son séjour ici serait inutile, partant fâcheuse. La Société de Géographie attache un grand prix à ce que Mardochée travaille au Maroc pacifiquement dans l'intérêt de la France. » Et, le 6 juillet : « ...Peut-être pourrait-on lui demander de diriger ses recher-

ches sur des manuscrits qu'on disait naguère exister au Maroc et qui auraient une certaine importance au point de vue de l'histoire ancienne, on lui recommanderait tout spécialement la question des monnaies. »

Mardochée quitta Paris avec joie ; on le chargeait d'une mission officielle dans le Sous et il avait accepté de collectionner des insectes et des plantes pour le docteur Cosson. Dans le *Bulletin de la Société de Géographie* de 1875, Duveyrier rend compte du récit de ce voyage de Mogador au Djebel Tabayoudt. « La Société de Géographie, écrit-il, a trouvé dans le rabbin Mardochée un auxiliaire dont il importe de reconnaître et d'encourager les bons offices. » Il publie, dans le *Bulletin* de 1876, un autre travail sur les Sépultures Antiques de la province du Sous découvertes par le rabbin Mardochée ; on y voit reproduits plusieurs dessins et inscriptions. Le séjour de Mardochée à Paris n'avait pas été inutile.

En 1879, notre rabbin est de nouveau à Paris ; il revient de Tombouctou, où il était allé pour le compte de la « Commission Supérieure pour l'étude et la mise en communication par voie ferrée de l'Algérie et du Sénégal avec l'intérieur du Soudan ». Je n'ai pu me procurer aucun renseignement sur ce voyage. L'Alliance Israélite qui avait eu connaissance de critiques adressées à Mardochée, ne voulait plus s'intéresser à lui. M. Léon Philippe, secrétaire-adjoint de cette Commission, écrit à l'Alliance Israélite, le 26 novembre 1879 : « Peut-être trouverez-vous que l'appréciation des membres de la Commission supérieure du Transsaharien a été trop bienveillante... On n'a à lui reprocher aucun acte de mendicité... Il a exactement rempli, pendant son quatrième voyage à Tombouctou, le programme de cette Société... Pour que, malgré son attitude humble jusqu'à l'abjection et les « chalom aléchem » qu'il prodigue volontiers, il ait produit bonne impression sur la Commission supérieure, il faut qu'il ait quelque valeur », et, le 28 novembre, revenant sur la question, il ajoute : « J'ai pu constater par moi-même qu'il avait su détruire dans la Commission supérieure, bien des préventions contre les Israélites de l'Afrique. »

Mardochée quitte à nouveau Paris ; il ne retourne plus au Maroc, il va à Oran et, plus tard, il s'installe définitivement à Alger, comme professeur d'hébreu. Il y est recommandé à M. Mac Carthy, président de la Société de Géographie d'Alger, avec qui il entretient des relations très suivies.

M. Léon Philippe avait engagé l'Alliance Israélite à aiguiller Mardochée vers les études juives ; on pourrait tirer parti de lui, écrivait-il, « pour faire

faire la statistique des anciennes populations qu'il doit exister en Afrique Centrale ». Mardochée s'essaya dans cette voie ; il envoya à l'Alliance Israélite, en 1880, un travail sur les Daggatoun, (1) tribu d'origine juive, demeurant au Sahara, que traduisit et publia, dans le Bulletin de l'Alliance Israélite, de 1880, M. Is. Loeb, secrétaire de cette Société ; celui-ci écrit, dans une préface : « En lisant la relation de Mardochée, il faut se rappeler qu'elle est faite par un homme qui n'a reçu d'autre éducation scientifique que celle des pauvres écoles juives de l'intérieur du Maroc. On lui pardonnera volontiers les erreurs historiques qu'il a pu commettre et la naïveté de ses notions ethnologiques. »

D'après Mardochée, ces Daggatoun habitent toutes les régions du Sahara occidental, depuis le Tafilet jusqu'aux portes de Tombouctou. Ils élèvent des troupeaux et vivent sous la tente. Ils ont tous des protecteurs touaregs auxquels ils obéissent et avec lesquels ils vont à la guerre, marchant au premier rang. Ils auraient été convertis il y a plusieurs siècles, lors de l'arrivée d'une invasion arabe ; mais leur islamisme a été grandement simplifié ; ils se contentent seulement de confesser le nom de Mahomet, sans aucune autre observance religieuse, sans faire aucune prière. Ils sont beaux, ils ont la peau blanche, se marient entre eux, ne s'alliant jamais aux Touaregs. Lors de son premier voyage à Tombouctou, Mardochée aurait reçu l'hospitalité chez les Daggatoun qui le considéraient comme un frère.

En 1881, le colonel Flatters serait allé voir Mardochée pour se renseigner sur le Sahara ; il lui aurait proposé de se joindre à son expédition ; Mardochée déclina l'offre ; il aurait même déconseillé l'entreprise qui lui semblait hasardeuse à ce moment-là. On sait comment les Touaregs massacrèrent les membres de la mission et leur chef.

Nous voici enfin à la dernière phase de la vie de notre rabbin. Nous sommes en 1883. Charles de Foucauld, désabusé de sa vie où le plaisir avait eu une large part, organise son voyage au Maroc. Marc Carthy lui présente Mardochée et celui-ci s'engage par contrat à le suivre partout pendant un an, pour un salaire de 270 francs par mois. Ce n'est point l'appât

(1) *Le Christianisme au XX<sup>e</sup> siècle* a publié dans un de ses derniers numéros, d'après le *Record of Christian Work*, le résumé d'un voyage de M. René Leblond, consul de France à Aqqa (Sous) ; traversant le Sahara avec une mission aéronautique, il s'arrêta auprès d'une tribu juive indépendante... Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement précis sur ces faits. En tout cas, il n'y a pas de consul à Aqqa et le nom de René Leblond ne se trouve pas dans l'annuaire du ministère des Affaires Étrangères.

du gain qui l'attire et lui fait abandonner sa femme et ses quatre enfants. La vie étriquée de l'École Talmudique lui pèse, il aspire à l'air libre des larges espaces et, le 10 juin 1883, il part avec son jeune maître.

Dans les notes publiées par M. René Bazin, Foucauld écrit : « J'ai peu parlé de Mardochée dans la relation de mon voyage ; à peine l'ai-je mentionné. Sa part fut grande pourtant, car il était chargé des relations avec les indigènes et tous les soins matériels retombaient sur lui... Intelligent, très et trop prudent, infiniment rusé, beau parleur et même éloquent, rabbin assez instruit pour inspirer de la considération aux israélites, il me rendit de grands services ; je dois ajouter qu'il se montra toujours vigilant et dévoué à veiller à ma sûreté. Si j'ai tu tant de services, c'est parce que celui qui me les rendit fut en même temps, par sa mauvaise volonté, un obstacle constant et considérable à l'exécution de mon voyage ». Foucauld explique immédiatement qu'il y avait eu un malentendu initial. Mardochée ne connaissait du Maroc que la côte ; il signa le contrat qui lui était présenté sans calculer l'importance des engagements qu'il prenait ; or, « la route fut pleine de périls et de fatigues ; de là, sa double déconvenue ». Foucauld résume ce point en ajoutant : « Si j'eus à me plaindre de la mauvaise volonté de Mardochée, il est juste de dire qu'elle ne fut inspirée par aucune intention désobligeante à mon égard. » Ce que Foucauld aurait dû rappeler, c'est que son compagnon avait alors 53 ans, il était usé par l'âge, par sa vie de fatigues et de privations, par ses soucis de père d'une nombreuse famille ; tandis que lui n'avait que 25 ans, il était plein de force et de santé, il ambitionnait d'accomplir ces grandes actions qui allaient faire de lui un héros. Ses notes rendent justice au pauvre juif qui fut, à sa manière, lui aussi un héros. Il ne s'agissait pas seulement d'assumer la charge matérielle de l'expédition, il ne suffisait pas d'affirmer et de jurer aux musulmans que son compagnon était juif, il fallait surtout l'imposer à ses coreligionnaires qui, du premier coup, éventaient la supercherie et dévoilaient l'identité du faux rabbin et, pour donner le change, il fallait l'amener à la synagogue, lui permettre de s'approcher du livre de la Loi, lui faire porter le *talet* et les *téfiline* (1). On se demande par quel sentiment Mardochée s'est prêté à cette profanation des choses qui, pour

(1) Moklouf Abisror, cousin de Mardochée, que je viens de voir à Mogador, m'explique que, des *téfiline* confiés à Foucauld, on avait enlevé le petit parchemin sur lequel se trouve écrite la prière du *schéma* et les franges du *talet* n'étaient pas nouées suivant le rite.

lui, devaient être des plus sacrées ? En quittant Alger, il n'avait pas dû mesurer la gravité de cet acte. Une fois parti, il n'y avait plus à hésiter ; et il a accepté la responsabilité du « péché » qu'il commettait lui-même, qu'il faisait commettre à ses coreligionnaires. Cas de conscience troublant, qui mit l'émoi dans les communautés et dont le souvenir reste encore vibrant chez quelques vieillards. Sa petite-nièce de Marrakech n'a pas oublié l'indignation de son père contre Mardochée qui aidait à tourner la loi en dérision ; celui-ci le calmait. Il travaillait, disait-il, pour la gloire de Dieu (lékidouch achem), il le lui expliquerait plus tard. De même, le rabbin Abisoror, de Mogador, son petit cousin, rapporte que son père ne voulait point pardonner à Mardochée la faute d'avoir permis à Foucauld de faire le simulacre de la prière devant le livre de la Loi. C'était là fidélité à la parole donnée, sacrifice à la France (1) pour laquelle il assurait autrefois M. Beaumier qu'il aimerait mourir. Ce qui est plus prodigieux encore, c'est que de tous ces mellahs, pas un fanatique ne se soit levé pour clamer aux indigènes la vérité. Touchante unanimité qui a permis à Foucauld de vivre et de poursuivre sa destinée. Il reconnaît le fait et note dans la Reconnaissance au Maroc : « ...aussi gardaient-ils religieusement le secret qu'ils avaient découvert, rien ne transpirait hors du mellah ; même avec moi, ils étaient fort discrets ; rien ne changeait dans leurs manières sinon qu'ils devenaient plus prévenants encore et plus disposés à fournir tous les renseignements que je demandais ». Il reçut partout l'hospitalité de ces juifs, si malheureux, mais non pas déçus ; il dormit sous leur toit. Il mangea leur pain ; ses observations astronomiques, il les fit librement sur les terrasses de leurs maisons. A Tetuan, dans la maison de Jacob Danan ; à Taza, chez Bou Douma ; à Fès, chez Samuel Bensimhon (2) ; à Sefrou, chez David Oualil ; à Boujad, chez Moussi Alloun, dont le fils est aujourd'hui cheikh de la communauté israélite de la ville ; à Aouizert, dans la

(1) Et depuis ce fut de tradition dans la famille Abisoror de servir la France. M. Cortade, contrôleur civil à Mogador, écrivait le 9 septembre 1925, au sujet de Moklouf Abisoror : « Il facilita la mission dans le Sud du Père de Foucauld et plus tard les explorations du professeur Gentil... » Personnellement, j'ai eu plusieurs fois recours à lui pour obtenir des renseignements qu'il m'a très exactement fournis... il a rendu de bons services à la cause française ». Le rabbin Abisoror, de son côté, fut un intermédiaire dévoué auprès des chefs des régions insoumises.

(2) M. Bensimhon m'a remis un des minuscules carnets faits d'une feuille de papier pliée en seize sur lesquels Foucauld consignait ses observations astronomiques ; l'ayant recopié il l'avait jeté au panier.

grande synagogue ; à Tikrit, chez Moussi Amer ; à Taznakht, chez Abraham ben Oukhala ; à Tintazart, chez Nissim Abisoror, parent de Mardochée. L'influence du guide respecté fut efficace ; il faut dire aussi que Foucauld apparut à ces Juifs ayant le culte du savoir comme le savant mystérieux qui mérite respect et honneurs et chacun s'empressa de le servir, de l'aider à remplir sa mission. A Tetuan, à Fès, à Boujad, on parle encore de lui et l'on m'a montré la place où il s'est assis, où il a dessiné, où il a travaillé...

Le voyage au Maroc est terminé. Mardochée rentra à Alger en 1884 ; il y mena une existence modeste auprès de sa femme et de ses enfants, jusqu'en 1886, date de sa mort. Foucauld pense qu'il s'absorba dans des expériences pour découvrir la pierre philosophale et les vapeurs mercurielles auraient empoisonné le dernier des alchimistes. Mardochée était un homme trop actif pour s'astreindre à des recherches longues et méticuleuses. N'exerçait-il pas, pour se procurer quelques ressources supplémentaires, le métier de son père, la bijouterie ? Sa vieille petite-nièce nous explique également qu'on le voyait toujours occupé à collectionner des insectes et des plantes qu'il conservait dans un liquide spécial et qui lui servaient à faire des remèdes pour des cures miraculeuses. C'est ce travail de bijoutier, cette besogne de collectionneur qui ont dû faire croire qu'il se livrait à des manipulations mystérieuses.

Mardochée ne fut pas un homme de rêve ; sa vie fut celle d'un réaliste qui a beaucoup peiné, mais qui n'a pas donné tout ce qu'on pouvait attendre de sa valeur. Pour remplir le rôle que le hasard et ses goûts personnels lui avaient impartis, il eût fallu une préparation scientifique qu'il ne put acquérir. Il faut, ici, rappeler le jugement que M. Beaumier a porté sur lui : « Cet homme est vraiment extraordinaire et digne d'intérêt ; pour moi, je ne cesse de l'admirer en songeant qu'il a fait sans doute beaucoup plus qu'il n'en faudrait pour illustrer un de nous ». Tel quel, Mardochée Aby Serour (1) fut un vrai savant et un homme de cœur. Il montra un grand attachement à la France. Il demeure une figure curieuse dans l'histoire du judaïsme marocain.

Y.-D. SÉMACH.

---

(1) Les fils et les cousins de Mardochée ont simplifié leur nom et écrivent Abisoror.